

Liwāṭ : « agir comme le peuple de Loth... » Formation et interprétation lexicales en arabe classique *

PIERRE LARCHER (Aix-Marseille University, Aix-en-Provence, France)

Abstract

According to early Arab lexicographers, the Koranic personage of Lūt (the biblical Loth) is at the origin of a lexical family of Classical Arabic. The object of the present article is to reflect, as a linguist, on the formation and interpretation of each member of this rather large family, whose core is *liwāṭ*. Besides two nouns directly derived from Lūt, it includes several verbs formed thereon as well as a number of nominal forms associated with such verbs. The scope of this case study lies in calling into question the formal and semantic relations currently regarded as the best established in the field of lexical derivation in Classical Arabic.

Key-words: Classical Arabic ; lexicology ; derivation from proper nouns ; word-formation ; lexical semantics

1. Introduction

Mon point de départ est un article de SCHMITT (2001-2002). Ce dernier a montré qu'en droit musulman (*fiqh*) *liwāṭ* ne désignait pas l'homosexualité masculine, mais la sodomie (ce qui est l'interprétation de l'article *liwāṭ* de *EL*²), au sens précis de coït anal entre deux hommes ou, éventuellement, un homme et une femme. L'objet du présent article est de réfléchir, en linguiste, à la formation et à l'interprétation de ce mot particulier et, au delà, de la famille lexicale, assez nombreuse, dont il est le centre, et de montrer que cette étude de cas peut contribuer au renouvellement de la représentation que nous nous faisons de la formation et de l'interprétation lexicales en arabe classique de manière générale.

2. Formation

Si on ouvre le *Lisān al-ʿArab* d'Ibn Manẓūr (m. 711/1311), voici ce qu'on peut lire à l'article LWT̄ (III: 412):

* Version écrite de la communication faite au colloque *Arabic and Semitic Linguistics Contextualized*, Friedrich-Alexander Universität Erlangen-Nürnberg, 11 Avril 2014.

Loth : nom du prophète (...); *lāṭa al-raġulu liwāṭan wa-lāwaṭa*, c'est-à-dire agir comme le peuple de Loth. Al-Layṭ a dit : « Loth était un prophète qu'Allah envoya à son peuple, mais ils le traitèrent de menteur et firent ce qu'ils firent. Les gens dérivèrent de son nom un verbe s'appliquant à qui fait ce que fait le peuple de Loth

wa-lūṭ ism al-nabī (...) *wa-lāṭa al-raġulu wa-lāwaṭa* 'ay 'amila 'amal qawm lūṭ wa-qāla al-Layṭ lūṭ kāna nabīyyan ba'atahu llāhu 'alā qawmihi fa-kaddabūhu wa-'ahdaṭū mā 'ahdaṭū fa-štaqqa al-nās min ismihi fi'lan liman fa'ala fi'l qawmihi

Le *Qāmūs* (II: 398) de Fīrūzābādī (m. 817/1415) donne également : *lāṭa 'amila 'amala qawmihi ka-lāwaṭa wa-talawwaṭa*. Ainsi, pour le premier de ces deux dictionnaires, Lūṭ, le correspondant arabe et coranique du Loth hébreu et biblique, est bien la base, non pas d'un, mais de deux verbes, et, pour le second, de trois : le verbe de base *lāṭa*, le verbe III *lāwaṭa* et le verbe V *talawwaṭa* avec une seule et même paraphrase 'amila 'amal qawm lūṭ « agir comme le peuple de Loth ».

De ces trois verbes, le verbe de base *lāṭa* est cependant le seul enregistré dans le plus ancien dictionnaire en notre possession, le *Kitāb al-'ayn* (VII: 452), attribué à al-Ḥalīl b. 'Aḥmad al-Farāhīdī (m. 160/776 ou 170/786 ou 175/791). C'est lui que cite *in extenso* le *Lisān al-'Arab*, sous le nom d'al-Layṭ, i.e. al-Layṭ ibn Muzaffar (m. autour de 183-4/800). Le verbe III *lāwaṭa* n'apparaît qu'avec le *Ṣiḥāḥ* (III: 1158) de Ġawharī (m. vers 400/1009-10), ce que relève le *Tāġ al-'Arūs* (XX: 84) d'al-Zabīdī (m. 1205/1791) : *lāṭa (...) ka-lāwaṭa naqalahu al-Ġawharī*. Il est inconnu du *Tahḏīb al-luġa* (XIV: 24) d'al-'Azharī (m. 370/980), ainsi que du *Muḥkam* (IX: 238) et du *Muḥaṣṣaṣ* (V: 113) d'Ibn Sīda (m. 458/1066). Résumons-nous : tous les dictionnaires ici cités connaissent le verbe de base *lāṭa*. En revanche, *lāwaṭa* est seulement connu du *Ṣiḥāḥ*, du *Lisān al-'Arab*, du *Qāmūs* et du *Tāġ al-'Arūs*. Enfin, seuls ces deux derniers connaissent *talawwaṭa*. Certains dictionnaires comme *Ġamhara* (XIV: 23) d'Ibn Durayd (m. 321/933), *Maqāyīs al-luġa* (5: 221) d'Ibn Fāris (m. 395/1004) ou *'Asās al-balāġa* (p. 417) de Zamaḥṣarī (m. 538/1144) ne traitent que de l'autre *lāṭa*, sur lequel nous reviendrons en 5.

L'existence du verbe de base *lāṭa* d'une part, le fait que tous les dictionnaires lui rattachent explicitement le nom d'action *liwāṭ* d'autre part, permettent de faire deux hypothèses sur le plan morphologique :

1) le verbe de base *lāṭa* a pour inaccompli *yalūṭu*. On voit que le radical de celui-ci *-lūṭ-* coïncide exactement avec la base nominale *Lūṭ*. Par suite, on peut passer *immédiatement* de la base au verbe dérivé : *Lūṭ* (« Loth ») > *yalūṭu* « il lothise »,¹ en supposant que c'est l'inaccompli qui a servi d'entrée au verbe, l'accompli *lāṭa* étant ensuite reconstruit par analogie avec les verbes creux du type *qāla-yaqūlu*. Un verbe n'est jamais qu'un ensemble de formes. Un nouveau verbe commence toujours et nécessairement par l'une de ses formes. Dans quelques cas, il est possible de déterminer la forme d'entrée, comme dans le premier vers du second poème du *Dīwān* d'Imru' al-Qays (V^e-VI^e siècles ap. JC) :

'a-lā 'im ṣabāḥan 'ayyuhā ṭ-ṭalalu l-bālī
wa-hal ya'iman man kāna fī l-ṣuri l-ḥālī

1 SCHMITT forme pareillement et justement en allemand le verbe **luten*.

Le verbe *wa'ama-ya'imu*, que l'on trouve dans le deuxième hémistiche, est issu de l'impératif tronqué du verbe *na'ama* que l'on trouve dans la formule de salutation matinale (*in'im ṣabāḥan* (litt. « sois heureux au matin ! ») employée dans le premier hémistiche, soit *na'ama* > *yan'imu* > *in'im* > *im*. Réinterprétable comme l'impératif d'un verbe assimilé, c'est lui qui donne naissance au verbe *wa'ama*, suivant le schéma *im* > *ya'im* > *wa'ama*, et en explique le sens : non pas « dire », mais « se faire dire *im ṣabāḥan* ». ² Le vers s'interprète en effet ainsi :

Holà ! Salut à toi au matin vestige évanescent !

Mais peut-il être salué celui qui gît dans l'aube solitaire ?

Ce qui est vrai des verbes l'est tout autant des noms. Si *māl*, issu de la réanalyse de *mā lī* (« ce qui est à moi ») en *māl + ī* (« bien de moi ») a pour pluriel *'amwāl*, c'est par analogie avec des noms tels que *bāb-'abwāb* (« une porte/des portes »). Dans tous ces cas, on peut se passer du principe racine/schème. Il n'est pas besoin d'imaginer que de la base *Lūṭ* on a extrait les radicales *l-w-t*, qui, croisées avec la forme *fa'ala*, donnent la forme abstraite **lawāṭa* qui, à son tour, donne, au terme d'un processus morpho-phonologique, la forme concrète *lāṭa*...

2) En rattachant *liwāt* à I, les dictionnaires posent la question de la formation et de l'interprétation de III *lāwāṭa*. Deux hypothèses au moins sont possibles :

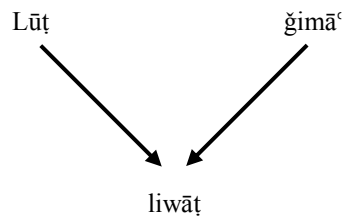
a) l'une est syntaxique. Selon ULLMANN (2000: 1764-1766), le verbe *lāṭa* s'emploie soit intransitivement, soit transitivement, mais avec un objet indirect (*lāṭa bi-hi*, à peu près « pratiquer la sodomie sur quelqu'un »), plus souvent que direct (*lāṭa-hu*, « sodomiser quelqu'un »). Le passage de I à III marquerait alors celui de la transitivité indirecte (ou aussi bien de l'intransitivité) à la transitivité directe, ce qui ferait de *lāwāṭa-hu* un déverbatif de *lāṭa (bihi)* et un parfait exemple de ce qu'on appelle dans la tradition allemande *Zielstamm*. Cette valeur de la III, reconnue des meilleurs grammairiens arabes, est incontestable et illustrée par un certain nombre de paires, e.g. *ḥakama* « juger » > *ḥakama-hu* « faire un procès à quelqu'un » ; *ṭalaba (-hā) minhu* « quérir (quelque chose) de quelqu'un » > *ṭalaba-hu (bi-hā)* « requérir quelqu'un (pour quelque chose) ». Mais le fait que *lāṭa* puisse s'employer transitivement et que *lāwāṭa* puisse s'employer lui-même intransitivement (ULLMANN 2000: 1766) affaiblit l'hypothèse syntaxique.

b) l'autre est morphologique. Si *liwāt* est rattaché à I, il n'en est pas moins rattachable à III, comme forme *fi'āl*, qui constitue une interface entre I et III. On pourrait faire l'hypothèse que *liwāt* a servi de pont (ou pivot) ³ entre I et III, suivant le schéma *lāṭa* > *liwāt* > *lāwāṭa*, *liwāt* ayant été réinterprété comme nom d'action de III et non plus de I. Certaines

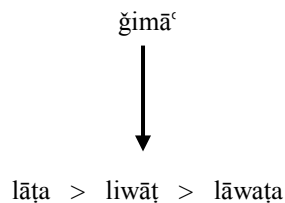
2 Cet exemple est étudié en détail dans LARCHER 1998a. Pour le sens, on peut rapprocher du latin *salvere*, dénominateur de *salvus* et de sens « être sain et sauf », mais, qui, à travers son impératif *Salve !* (« Porte-toi bien ! »), employé comme formule de salutation, gagne le nouveau sens de « se faire dire *salve* », bien attesté par cette citation de Cicéron, avec futur épistolaire : *salvebis a meo Cicerone* (« tu as le salut de mon [fils] Cicéron »).

3 Le phénomène semble mieux connu et reconnu des arabisants, quand une forme équivoque sert de pont entre deux familles lexicales, symbolisées par leurs racines consonantiques, e.g. WHM (I *wahama* « imaginer ») > VIII *ittahama* (« s'imaginer », puis « soupçonner », puis « accuser ») > THM (*tuhma* « accusation », *tahīm* « accusé »). Cf. l'étude pionnière d'Adam Mez (1869-1917) (MEZ 1906).

paires du lexique de l'arabe classique pourraient s'expliquer ainsi, par exemple *qāsa/qāyasa*, le nom d'action *qiyās* se rattachant au premier chef à *qāsa*. Il faut néanmoins que cette formation fasse sens. Ce qui est le cas de *qāyasa* : mesurer une chose à/sur une autre (*qāsa*), c'est aussi bien mesurer l'une avec l'autre (*qāyasa*). Et c'est aussi le cas de *lāwaṭa/liwāṭ*. Notons en effet que cette seconde hypothèse n'est pas exclusive d'une troisième, qui serait même nécessaire si le verbe de base *lāṭa* n'existait pas. On pourrait expliquer l'existence de la forme III par un phénomène d'attraction paradigmaticque : *liwāṭ* est en effet un type particulier de relation sexuelle, ce qui s'appelle en arabe *ḡimā'* (« conjonction », comme on trouve dans les anciennes traductions de l'arabe). Dans une formation de ce type, analogue là encore, le mot ne croise pas une racine et un schème, mais une base nominale et un hyponyme, dont le dérivé est un hyponyme, soit :



On a ainsi *qasāma* « groupe de jureurs, serment collectif », qui doit sa forme à *ḡamā'a* (« groupe ») ou *zāhara* « répudier sa femme par le dos, i.e. en lui disant *'anti 'alayya ka-zahr 'ummī* (tu m'es comme le dos de ma mère) », qui doit sa forme à *fāraqa* (« se séparer de son conjoint »). En faveur de cette hypothèse, on peut citer le *Muḥaṣṣaṣ* d'Ibn Sīda. C'est un dictionnaire thématique et c'est au *bāb al-ḡimā'* (V: 110-114) qu'Ibn Sīda cite le verbe *lāṭa-liwāṭan*, sans mention de construction, suggérant que le verbe de base même marque une relation et, par suite, que le verbe III ne représente qu'un ajustement forme/sens.⁴ On peut donc croiser les deuxième et troisième hypothèses, soit :



Lāwaṭa serait alors un parfait exemple de « participatif », en rappelant que la notion arabe de *mušāraka* est plus large que la notion arabisante de réciprocité, en ce qu'elle n'implique pas que la relation soit strictement symétrique. Cela est confirmé, me semble-t-il, par le terme qu'Ibn Sīda donne juste près, *al-tarāduf*, comme « substitut d'un acte abominable » (*kināya 'an fi'l qabīḥ*), qui ne peut être que la sodomie. L'image est celle de deux individus

4 Je ne fais que reprendre, en l'étendant, le concept de *Formangleichung bei begrifflichen Korrespondenzen* (« alignement formel en cas de correspondances conceptuelles ») dû à Jakob Barth (1851-1914) (BARTH 1906). Pour des exemples de cette extension, cf. LARCHER 2007.

sur une même monture, l'un en selle et l'autre en croupe. La relation n'est pas symétrique (l'un étant devant et l'autre derrière), ce qui n'empêche pas l'apparition de la forme VI...

Reste le verbe V *talawwaṭa*, qui pose des problèmes particuliers et sur lequel je reviendrai en 4.

3. Interprétation

La paraphrase des trois verbes par *'amila 'amal lūṭ* (« faire ce que fait le peuple de Loth, agir comme le peuple de Loth ») pourrait sembler l'effet de la pudeur ou d'une pudibonderie. Si l'on y réfléchit, on verra pourtant que c'est la seule paraphrase possible pour un verbe dérivé d'un nom propre d'individu. Comme verbe d'action, celui-ci est certes paraphrasable par « faire... ». La syntaxe, selon qu'il est intransitif ou transitif, indique que l'action qu'il désigne concerne seulement le sujet, ou, en plus du sujet, un objet. Mais pour le reste, c'est-à-dire l'essentiel, le verbe tire originellement son sens de ce que faisait l'individu dont le nom est à la base du verbe ou, plus largement, d'une action au centre de laquelle il se trouve. Autrement dit, le sens d'un tel verbe est de nature tout à la fois *allusive* et *analogique*. *Allusive* : le verbe fait implicitement référence à un événement, dont il ne mentionne que le personnage central. Il y a donc en même temps une métonymie, de l'actant pour l'action. Et *analogique* : le verbe propose une comparaison implicite entre ce que fait (font) le (les) protagoniste(s) de l'événement et le (les) argument(s) dont est prédiqué le verbe.

Ainsi le français a le verbe *mithridatiser*, transitif (*mithridatiser quelqu'un*) ou réfléchi (*se mithridatiser*), qui signifie « faire à quelqu'un (ou à soi-même) ce que Mithridate (se) faisait », c'est-à-dire « (s') immuniser en (s') accoutumant à un poison », par allusion à Mithridate VI Eupator (vers 132-63 av. JC), roi du Pont, qui s'immunisait contre le poison, en prenant de petites doses de poison.

Deux autres exemples, l'un littéraire et l'autre musical. Le poète français Joachim du Bellay (1522-1560) emploie le verbe *pétrarquiser* dans le premier vers d'un poème de 1553 intitulé *Contre les pétrarquistes* : « J'ai oublié l'art de pétrarquiser... ». Pétrarquiser, c'est faire ce que le poète italien Pétrarque (1304-1374) faisait et qui est le contraire de ce que Du Bellay, qui fut lui-même pétrarquiste, prétend désormais faire, ajoutant (v. 2-3) : « je veux d'amour franchement deviser / Sans vous flatter et sans me déguiser ». Le pétrarquisme, on l'a compris, est une forme de maniérisme.

Si maintenant je dis que Giuseppe Verdi (1813-1901), dans *Otello* (1887), « wagnériser », tout mélomane, amateur d'art lyrique, comprendra : à la fin du premier acte apparaît, dans le duo d'amour d'Othello et de Desdémone, un thème musical. Il ne ressemble pas seulement à du Richard Wagner (1813-1883), mais encore, comme chez Wagner, est associé à un élément dramatique, en l'espèce le baiser (*Un bacio...*), réapparaissant deux fois encore au quatrième et dernier acte. C'est donc un *leitmotiv*.

On peut également citer le verbe allemand *boykottieren*⁵ qui, tout comme le français *boycotter*, vient de l'anglais *to boycott*. Cet exemple est intéressant, car il montre que

5 Je dois cet exemple à Lutz EDZARD.

l'individu au centre de l'action à laquelle fait allusion le verbe formé sur son nom peut s'y trouver, non au titre d'agent, mais de patient. *Boycotter* quelqu'un en effet, ce n'est pas faire à quelqu'un ce que Charles Cunningham Boycott (1832-1897) faisait aux autres, mais ce que les autres lui firent, en l'espèce ses fermiers, qu'il maltraitait et qui lui imposèrent en représailles un blocus qui le ruina. L'interprétation de ces verbes est donc encore plus « idiosyncrasique » que je ne le pensais.

Il en va de même de *lāṭa*, *lāwāṭa* et *talawwāṭa*, qui, sur le plan sémantique, présentent une particularité remarquable : comme le révèle la paraphrase, la base *Lūṭ* est en effet à comprendre *métonymiquement* comme *qawm Lūṭ*. Pour comprendre cette métonymie *supplémentaire* (par rapport aux exemples précédents), il faut savoir ce que faisait le peuple de Loth et, pour le savoir, il faut se référer au Coran. Selon SCHMITT (2001-2002: 61) :

Die Lūṭ-Geschichte wird im *Qurʾān* nicht seltener als 15 mal erwähnt (VII 80–84; IX 70; XI 77–81; XV 58–77; XXI 74,75; XXII 43; XXVI 160–175; XXVII 54–59; XXIX 28–35; XXXVII 133–136; XXXVIII 13; L 13; LI 32–37; LIII 53; LIV 33–40).

En fait le Coran évoque, implicitement ou explicitement, Loth et/ou sa famille et/ou son peuple bien plus de 15 fois, mais raconte leur histoire bien moins de fois : 8 fois ! Soit, en répétant l'énumération de SCHMITT et en mettant en gras les passages où cette histoire est racontée :

VII 80-84 ; IX 70 (allusion à la destruction des cités, sans mention du peuple de Loth) ; **XI 77-83** ; **XV 58-77** ; XXI 74, 75 (l'histoire n'est pas racontée) ; XXII 43 (mention du « peuple de Loth » parmi les peuples réprouvés), **XXVI 160-175** ; **XXVII 54-59** ; **XXIX 28-35** ; **XXXVII 133-138** (Loth sauvé, mais non sa femme) ; XXXVIII, 13 (« le peuple de Loth ») ; LI 32-37 (allusion à la destruction des cités, sans mention du peuple de Loth) ; LIII 53-54 (cité renversée sans mention du peuple de Loth), **LIV 33-40**.

Encore cette histoire n'est-elle jamais racontée complètement, mais plutôt par bribes, et avec des variations dans le détail. C'est seulement la collation des différents passages qui permet de reconstituer une histoire coranique de Loth, de sa famille et de son peuple. Dans quatre des huit passages où l'histoire du peuple de Loth est racontée, il est fait mention d'une « turpitude » (*fāḥiṣa*) particulière :

Cor. 7, 81 : *ʾinnakum la-taʿtūna l-riḡāla šahwatan min dūni n-nisāʾi* (« oui, vous venez aux hommes avec désir et non aux femmes »)

Cor. 26, 165-166 : *ʾa-taʿtūna l-ḡurāna mina l-ʿālamīn / wa-taḍarūna mā ḥalaqa la-kum rabbukum min ʾazwāḡikum* (« Viendrez-vous aux mâles des mondes / et délaisserez-vous ce que votre Seigneur a créé pour vous, vos épouses ? »)

Cor. 27, 55 : *ʾa-ʾinnakum la-taʿtūna l-riḡāla šahwatan min dūni n-nisāʾi* (« est-il vrai que vous venez aux hommes avec désir, non aux femmes ? »)

Cor. 29, 28 : *ʾa-ʾinnakum la-taʿtūna l-riḡāla* (« est-il vrai que vous venez aux hommes ? »).

L'affirmation de 7, 81 est placée dans le champ d'une interrogation, en totalité en 27, 55 et en partie en 29, 28, une variante apparaissant en 26, 165. C'est de cette « turpitude » qu'« agir comme le peuple de Loth » est devenu synonyme, sans doute parce que, mentionnée quatre fois dans des termes identiques ou presque identiques, elle est devenue le point central de l'histoire. Et c'est parce que Loth est le seul à ne pas faire ce que son peuple fait que la métonymie *Lūṭ = qawm Lūṭ* est nécessaire.⁶

Cette « venue des hommes aux hommes » a été interprétée comme coït (mot qui vient, rappelons-le, du latin *coire* « aller ensemble »). Ce n'est certainement pas un hasard : venir à/chez quelqu'un peut parfaitement être une métonymie euphémisante pour pénétrer. Il est probable que le Coran ne fait que consacrer un usage antérieur. Quoi qu'il en soit, les participes actif et passif du verbe *'atā*, soit *'ātin* et *mu'tā*, s'emploient couramment pour désigner les deux partenaires d'une relation sexuelle.

Seule la restriction de sens de *liwāṭ* permet d'en comprendre l'extension : c'est parce qu'il désigne non pas l'homosexualité masculine en général, mais la sodomie en particulier, qu'il peut désigner le coït anal, non seulement entre hommes, mais aussi entre un homme et une femme. Dans ce dernier cas, cependant, apparaissent des expressions spécifiques (SCHMITT 2001-2002 : 54), telles que *al-lūṭiyya al-ṣuḡrā* ou *al-liwāṭa bi-mra'atihi*. *Lūṭiyya* et *liwāṭa* sont deux autres dérivés de *Lūṭ*, sur lesquels nous reviendrons en 5. Cela peut suggérer que *liwāṭ*, en lui-même, se comprend immédiatement comme sodomie homosexuelle. Va d'ailleurs dans le même sens la restriction de *lūṭiyya* par *ṣuḡrā* pour désigner la sodomie hétérosexuelle : cela implique que *lūṭiyya* tout court se dit, non de la sodomie en général, mais de la sodomie homosexuelle en particulier. On pourrait comparer *-horresco referens-* avec *ḡihād*. Contrairement à ce que prétend aujourd'hui une certaine apologétique musulmane, *ḡihād* tout court est mis pour *ḡihād fī sabīli llāh* et, par suite, tout en signifiant littéralement « effort intense », désigne bien la guerre sainte. C'est seulement *ḡihād al-naḡs* qui désigne le combat contre soi-même, cher aux mystiques et à certains penseurs chiïtes.

Globalement, la formation et l'interprétation de *liwāṭ* peuvent être comparées à celles de *sodomie*. *Sodomie* est formé sur Sodome, nom d'une ville mentionnée dans la Bible (Genèse 18-19), mais non dans le Coran, et où habite Loth. Le mot fait allusion au comportement de cette ville, c'est-à-dire de ses habitants : la métonymie est moindre qu'avec *liwāṭ* et, surtout, ne comporte pas le caractère paradoxal de la formation arabe, Loth étant en effet le seul « juste » de la cité ! Mais il désigne précisément, dans le français d'aujourd'hui, comme *liwāṭ* en arabe classique, le coït anal, même si, dans l'histoire de la langue ou d'une langue à l'autre (allemand, anglais), il n'en a pas toujours été ainsi, le mot pouvant avoir un sens plus large ou un autre sens (bestialité). Enfin *sodomie* nous introduit à la formation et à l'interprétation des mots dérivés de noms propres de lieu (toponymes), comparable par son double caractère allusif et idiosyncrasique à ceux dérivés de noms propres d'individus (anthroponymes).

6 Kees VERSTEEGH (c.p.) a relevé comme étonnante une formation à partir du nom d'un personnage, neveu d'Abraham dans la Bible, mais prophète dans le Coran : il faut croire que l'islam des premiers siècles était moins révérencieux qu'il ne l'est devenu au fil du temps...

4. Talawwaṭa

Revenons maintenant à *talawwaṭa*. SCHMITT (2001-2002 : 52, n. 3) écrit :

Zu Grunde liegen dürfte eine Bedeutung wie bei *tanaṣṣara* (also zum *lūṭī* werden), oder wie bei *tanammara* (also sich wie ein *lūṭī* benehmen)

(Au fond, il pourrait s'y trouver une signification comme dans *tanaṣṣara* (donc : devenir *lūṭī*) ou comme dans *tanammara* (donc : se comporter comme un *lūṭī*)).

Tanaṣṣara, c'est en effet « se faire chrétien », d'où « devenir chrétien », mais *tanammara*, ce n'est pas « se faire *nimr* (léopard d'Arabie) », mais « faire le *nimr* », c'est-à-dire « se comporter comme un *nimr* ». Notons, par anticipation, que ce verbe a, possiblement, le sens d'« être tacheté comme un *nimr* ». Le français moderne réagit au caractère *effectif* ou *affecté* de la relation unissant la base nominale du verbe au sujet de ce verbe par des locutions verbales différentes : *se faire N* ou *faire le N* (N = Nom). Mais à l'instar de l'arabe classique qui emploie la même forme *tafa'ala* dans les deux cas, le français ancien utilisait la même forme pronominale (*se N-er*) dans les deux cas, la locution verbale utilisée comme paraphrase révélant la différence sémantique. Ainsi *se dandiner*, c'est « faire le dindon » (et non « se faire dindon »), et *se pavaner*, c'est « faire le paon » (et non « se faire paon »). Quelquefois, le français utilise non la forme pronominale, explicitement réfléchi, mais le verbe intransitif, implicitement réfléchi, par exemple *coqueter* « faire le coquet », c'est-à-dire (étymologiquement) le petit coq (mais le sens étymologique s'est depuis longtemps perdu, comme le montre le fait que *coquet* a reçu un féminin, *coquette*, et que *coqueter* peut se dire des deux sexes dans le même sens de « chercher à plaire à l'autre sexe »). C'est aussi le cas de l'arabe, qui, à côté de *tanammara*, a également II *nammara* dans le même sens.⁷ Les exemples de *tanaṣṣara* et de *tanammara* montrent qu'il n'y a pas deux séries de *tafa'ala* dénominatifs, mais une seule, la différence d'interprétation dépendant non de la forme linguistique, mais du contexte extra-linguistique, c'est-à-dire de la possibilité ou non pour le sujet du verbe d'être effectivement ou non N, naturellement ou culturellement. L'impossibilité est naturelle dans le cas de *tanammara* : un homme n'étant pas un *nimr*, dire d'un homme qu'il est un *nimr* revient *ipso facto* à le comparer implicitement à un *nimr*, en l'espèce sous le rapport de la colère (ici on quitte le domaine des réalités pour celui des représentations). Mais l'impossibilité peut être aussi *culturelle*, comme dans le cas d'al-Mutanabbī, surnom donné au poète 'Abū al-Ṭayyib 'Aḥmad b. al-Ḥusayn al-Ġu'fī (m. 354/965). Mahomet étant le « sceau des prophètes », nul après lui ne peut prophétiser, mais seulement faire le prophète ou se dire prophète. En donnant l'exemple de *ḥaṣī yatalawwaṭu wa-yaṭlubu al-ġilmān* (ein Eunuch *lutet und verlangt nach Knaben), SCHMITT semble pencher en faveur du comportement affecté. Mais il ajoute :

wichtig ist auch, dass *ḥaṣī* den „nur“ seiner Zeugungskraft – nicht seines Organs – beraubten Eunuchen meint

7 Et même I *namira*, cf. *Lisān al-'Arab* (III: 721) : *wa-namira al-raġulu wa-nammara wa-tanammara : ġaḍiba*. Ce *tanammara* est également expliqué comme « revêtir la peau d'un *nimr* » (*labisa ġild al-nimr*), allusion à un ancien rite guerrier.

(important est aussi le fait que *ḥaṣī* désigne l'eunuque privé seulement de son pouvoir génésique, non de son organe).

Il vient ainsi rappeler que le type de castration désignée par *ḥaṣī* n'interdit pas nécessairement des relations sexuelles. En fait, cet exemple est une citation tronquée du *Kitāb al-Ḥayawān* d'al-Ġāḥiz (m. 255/868), donnée par ULLMANN (2000: 1776) sous la forme *ra'aytu ḡayra ḥaṣī yatalawwaṭu wa-yaṭlubu al-ḡilmān* (« j'ai vu un non castrat lothiser et rechercher les garçons »):⁸ le verbe *talawwaṭa* qualifie ici, non un eunuque, mais quelqu'un qui ne l'est pas, faisant ainsi pencher l'interprétation du verbe du côté du comportement effectif.⁹ Mais SCHMITT donne un autre exemple, celui d'un « intertitre » (*Zwischenüberschrift*), en forme d'oxymore, de l'ouvrage d'*ʿadab* d'al-Rāḡib al-ʿIṣfāhānī (m. début V^e/XI^e siècle) *Muḥādarāt al-ʿudabāʾ wa-muḥāwarāt al-ṣuʿarāʾ wa-l-bulaḡāʾ: maʾbūn mutalawwiṭ*, avec le commentaire, *maʾbūn* étant en arabe le nom de l'homosexuel passif, « der sich beschlafen lässt, aber nach aussen so tut, als beschliefe er » (« qui se fait b..., mais qui à l'extérieur fait comme s'il b... »). Ici SCHMITT prend parti en faveur du comportement affecté. Mais considérons maintenant ce dernier exemple, donné par ULLMANN (2000: 1766) et extrait du *Kitāb al-Masālik wa-l-mamālik* d'al-Bakrī (m. 487/1094): *Ġannūnu yazʿumu ʿannahu mutalawwiṭ wa-huwa al-manīk ʾidā ḥāla bi-l-ʿamrad* (« Ġannūn prétend que c'est lui qui sodomise, alors qu'il est l'e..., quand il s'isole avec l'imberbe »). Si *talawwaṭa* marquait spécifiquement le comportement affecté, il n'y aurait nul besoin de le mettre dans le champ de *yazʿumu*.

En fait, *talawwaṭa* pose le même problème que tous les dénominatifs : celui de leur formation et de leur interprétation. Avec *tanaṣṣara*, on n'hésite ni sur la base (*naṣrānī*, ramenée au « radical » *naṣr-*, lui-même représenté dans le dérivé par les radicales *n-ṣ-r*) ni sur le sens (« se faire chrétien », les traits réfléchi et factitif étant marqués respectivement par le préfixe *t-* et la gémation de la 2^e radicale). Avec *tanammara*, on n'hésite pas sur la base (*nimr*),¹⁰ mais on hésite sur le sens : le verbe *tanammara* emportera une comparaison avec le comportement du *nimr*, si son sujet a le trait + humain (« être courroucé comme un *nimr* »), mais avec son pelage, si son sujet a le trait – humain (« être tacheté comme un *nimr* »).¹¹ Avec *talawwaṭa*, on peut hésiter sur la base même. SCHMITT choisit la base *lūṭī*, ramenée au radical *lūṭ*, lui-même représenté dans le dérivé par les radicales *l-w-ṭ*. Il hésite par suite sur le sens : *zum lūṭī werden et/ou sich wie ein lūṭī benehmen* ? Pour ma part, je serais tenté de choisir la base *liwāṭ* et, *liwāṭ* étant une activité, de faire ainsi entrer

8 Un *ḡulām* (pl. *ḡilmān*) peut-être de condition servile, cf. *EF*², art. « *Ḡulām* ».

9 Pour al-Ġāḥiz, un *ḥaṣī* est un obsédé sexuel, nullement efféminé, mais avec préférence homosexuelle, cf. *EF*², art. « *Kḥaṣī* ».

10 En fait, on peut hésiter sur la base : en effet, il existe un *tanammara* « être numéroté », réfléchi passif d'un II *nammara* « numéroté », évidemment dérivé de *numra* « numéro ». On pourrait par ailleurs imaginer un *tanammara*, dérivé de *Nimr* ou *Numayr*, noms de tribus, et de sens « se rattacher ou être rattaché aux *Nimr* ou aux *Numayr* ».

11 Le verbe, en ce sens, n'est pas dans les dictionnaires anciens. REIG 1983 donne II *nammara* « tacheter » [i.e. comme un *nimr*] et BELOT 1964 *mutanammir* « pommelé », en fait « tacheté comme un *nimr* » : le français fait allusion à la forme des taches, l'arabe à leur couleur (noir et blanc). Mais les dictionnaires anciens donnent un certain nombre de termes dérivés de *nimr* et faisant allusion à son pelage, à commencer par *numra* (« tacheture »), *ʿanmar* (« tacheté ») etc.

talawwaṭa dans le paradigme des *tafaʿala* de sens *taʿāṭā-hu* « s'adonner à telle activité ». Paradigme assez fourni, mais passé, semble-t-il, inaperçu... L'activité peut être générale, comme avec *taḥaddaṭa* « s'adonner au *ḥadīṭ* (dans le sens d'entretien, causerie, conversation) » ou spécialisée comme avec *tafaqqaha* « s'adonner au *fiqh* », ¹² un même verbe pouvant relever des deux, comme *takallama*. *Takallama*, dans le sens de « parler », est et ne peut être qu'un dérivé de *kalām* (« parole ») : il n'existe pas de verbe de base et, même s'il existe un verbe II *kallama-hu* (« parler à quelqu'un »), V *takallama* n'est en aucune manière le réfléchi (direct et/ou indirect, passif et/ou moyen) de *kallama-hu*. Et c'est bien parce que *takallama* est un dénomiatif de *kalām* qu'il a pu être relu à travers le sens particulier de *kalām* dans l'expression *ʿilm al-kalām* (« science de la parole de (ou sur) Allah ») et gagner ainsi le sens de « s'adonner au *kalām* », représenté par *mutakallim* dans le sens de théologien. Sur ce modèle, *talawwaṭa* se comprend comme « s'adonner, se livrer au *liwāṭ* » : c'est avec satisfaction qu'on découvre plusieurs occurrences de *taʿāṭā al-liwāṭ* dans ULLMANN (2000: 1770, 1771...). Et, cette activité se faisant à deux, cela suffit, me semble-t-il, à expliquer que ce verbe puisse se prédiquer de personnages, dont on suppose que, dans ladite action, ils tiennent, pour des raisons physiologiques ou psychologiques, le rôle du passif plutôt que de l'actif. La même ambiguïté, quant à la base, se retrouve avec *taṣawwafa*, qu'on peut dériver soit de *ṣūfī* (« se faire soufi »), soit de *ṣūfīyya* (« s'adonner au soufisme ») et qui a pu servir de modèle à *talawwaṭa*, compte tenu de la réputation bien connue des ordres soufis en matière de *liwāṭ*.

5. Autres dérivés

De *Lūṭ* sont dérivés directement *lūṭī* et *lūṭīyya*. Comme le note justement SCHMITT (2001-2002 : 52), *lūṭīyya* n'est pas le féminin de *lūṭī*. C'est en fait l'abstrait correspondant à *lūṭī*, ce que Ḡalāyīnī (*Ḡāmiʿ*, I: 184) appellerait un « *maṣdar technique* » (*maṣdar ṣināʿī*). A cet égard *lūṭī* doit être comparé à *sodomite* : tout en étant dérivé de Sodome, un sodomite n'est pas un habitant de Sodome, mais un adepte de la sodomie. De même *lūṭī* n'est pas un adepte de Loth, mais un adepte de la *lūṭīyya*.¹³ On pourrait dire que *lūṭī*, tout en étant dérivé progressivement de *Lūṭ* sur le plan morphologique, est en fait dérivé régressivement de *lūṭīyya* sur le plan sémantique suivant le schéma : *Lūṭ* > *lūṭī* < *lūṭīyya*. C'est un phénomène banal, spécialement avec les adjectifs de relation, et pouvant conduire, en diachronie ou en synchronie, à des dédoublements. Ainsi *ḡumhūrī* s'interprète aujourd'hui comme « républicain », donc un dérivé régressif de *ḡumhūrīyya* (« république »), mais anciennement comme « populaire, vulgaire », donc comme un dérivé progressif de *ḡumhūr* (« masse, foule, peuple ») (LARCHER 2006). *Māddī* peut signifier aussi bien « matériel » (< *mādda*

12 *tafaqqaha* : *taʿāṭā al-fiqh* (*Lisān al-ʿArab*, II: 1120).

13 C'est sur le sens « littéral » de *lūṭī* que repose l'anecdote extraite du *Kitāb al-Bayān wa-l-tabyīn* (IV: 13 de l'édition du Caire 1368/1949) d'al-Ḡāhiz, citée par ULLMANN 2000. Un personnage ayant déclaré *ʿanaytu bi-qawlī iṣhadū ḡamīʿan ʿannī lūṭī ʿay ʿanā ʿalā dīn Lūṭ* (« j'ai voulu dire par < Soyez tous témoins que je suis lothien > en fait < je suis adepte de la religion de Loth > »), l'assistance lui rappelle qu'il a dit *iṣhadū ḡamīʿan ʿannī ʿanīk al-ṣubayān* (« soyez tous témoins que j'e... les garçons »), autrement dit est un *lūṭī* au sens effectif.

« matière ») que « matérialiste » (< *māddiyya* « matérialisme ») (DROZDÍK 2013).¹⁴ Ce qui est vrai des radicaux l'est tout autant des racines consonantiques. L'arabe a un verbe III/VI (*ta*)*ġānasa* « être homogène », dérivé de *ġins* « genre », et un verbe II/V (*ta*)*ġannasa* « naturaliser/être naturalisé », dérivé de *ġinsiyya* (« nationalité »), lui-même dérivé de *ġins*. La même racine consonantique *ġ-n-s* y représente deux bases nominales différentes. On noterait enfin que si *lūṭī* fait référence à *lūṭiyya*, désignant un adepte de la *lūṭiyya*, *lūṭiyya* fait référence lui-même à *lūṭī*, désignant le fait d'être *lūṭī*. La relation entre les deux termes doit alors être ainsi schématisée : *lūṭī* ↔ *lūṭiyya*. Elle prend en défaut la définition donnée par Ġalayīnī (*Ġāmi'*, I: 184) du *maṣḍar* technique : « c'est un nom auquel est suffixé le *yā'* de relation [i.e. -iyy], couplée au *tā'* [i.e. -at], pour y marquer une qualité » (*ism talḥaquhu yā' al-nisba murdaḥa bi-l-tā' li-l-dalāla 'alā šifa fīhi*). En fait, il n'y a pas d'analyse *lūṭ* + *iyya*, mais seulement *lūṭiyya* + a...

Du verbe de base *lāṭa* est dérivé le participe actif *lāṭīṭ*, pluriel *lāṭa* (mais aussi *luwwāṭ* et *lāṭīṭūna*) et la forme intensive de celui-ci *lawwāṭ*, pluriel *lawwāṭūna* et *lawwāṭa*. *Lāṭīṭ* désigne le partenaire actif de la sodomie, par opposition à *malūṭ bihi* qui en désigne le partenaire passif, donc « sodomisant/sodomisé ». *Lawwāṭ* fonctionne comme nom d'agent, ce qu'on pourrait appeler un **sodomis(at)eur* ou encore un *sodomiste* : -*eur* est le suffixe régulier du nom d'agent en français qui peut s'ajouter soit au radical du verbe, soit à celui de son nom d'action ; -*iste*, quoique étant le suffixe usuel pour le partisan d'une opinion ou d'une doctrine (e.g. *islamiste*), s'emploie également comme nom d'agent et, très souvent, comme le *fa'āl* arabe, de métier (e.g. *garagiste*).

C'est sans doute à cause de l'ambiguïté morphologique de *liwāṭ*, qui peut se rattacher aussi bien à *lāṭa* qu'à *lāwāṭa*, qu'on rencontre, à côté de *liwāṭ*, *liwāṭa*, qui ne peut se rattacher qu'à *lāṭa* : *mulāwāṭa*, qui ne pourrait se rattacher qu'à *lāwāṭa*, en revanche, ne semble pas attesté ; en tout cas, ULLMANN 2000 n'en donne aucun exemple, alors qu'il en donne un de *talawwuṭ*, *maṣḍar* de *talawwāṭa*.¹⁵

Et c'est sans doute parce que I *lāṭa*, bien que verbe d'action, est réinterprétable, quand il est employé intransitivement, comme statif-résultatif (« être *lūṭī* »)¹⁶ qui explique ceci : le dictionnaire arabe-anglais d'Edward William LANE (1801-1876), complété par son neveu

14 Dans le compte-rendu de LARCHER 2012, prétexte à une très importante réflexion sur le concept même de dérivation en arabe.

15 En revanche, à l'article *liwāṭ* de *EF*², il est écrit : « en arabe moderne, on rencontre également *liwāṭa*, *mulāwāṭa*, *talawwuṭ*, etc., à côté d'une foule d'euphémismes et de termes dialectaux ou argotiques ». On a vu que *liwāṭa* et *talawwuṭ* étaient attestés à date ancienne. De même, SCHMITT (2001-2002: 52) écrit : « *lūṭiyya* ist (...) synonym zu *liwāṭ*, *liwāṭa* und *mulāwāṭa* », mais sans donner de référence. La même chose pourrait être dite de *mulāwīṭ*, pour lequel ULLMANN 2000 ne donne aucune attestation. Ce qui n'empêche pas SCHMITT 2001-2002 d'écrire : « Der *liwāṭ* Ausführende (*fā'il*) heisst *lūṭī*, *lāṭīṭ*, *mulāwīṭ* oder *mutalawwīṭ* », sans doute à la suite de l'article *liwāṭ* de *EF*², pourtant moins radical : « L'homosexuel est dit *lūṭī* ou *lāṭīṭ* (pl. *lāṭa*), ou encore *mulāwīṭ*, quand il est principalement actif, bien que la distinction soit souvent difficile à établir ». Bien sûr, *mulāwīṭ* et *mulāwāṭa* sont formables, leur interprétation pouvant hésiter, selon le contexte, entre *Zielstamm* et « participation ».

16 Emile LITTRÉ (1801-1881), dans son *Dictionnaire de la langue française*, ne connaît *sodomiser* que comme « verbe neutre » (i.e. intransitif) dans le sens de « commettre le péché de sodomie ». Le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (<http://www.cnrtl.fr/definition/sodomie>) donne cependant comme première attestation du verbe (1587) l'emploi transitif, l'emploi intransitif étant attesté en 1612.

Stanley LANE-POOLE (1854-1931), peut lire erronément *liwāṭ* et *liwāṭa* comme **lawāṭ* et **lawāṭa*, qui sont typiquement des formes de *maṣḍars* de verbes d'état et non d'action, en attribuant, non moins erronément, **lawāṭ* au *Tāğ al-'Arūs* (art. LWT, VII: 1885: 2682).

En faveur de la réinterprétation de *lāṭa* dans son emploi intransitif comme statif-résultatif, on pourrait d'ailleurs arguer de l'existence de l'élatif *'alwaṭ*. Il apparaît dans un certain nombre d'expressions du type *'alwaṭ min* (« plus sodomite que... »), que l'on trouvera dans ULLMANN (2000: 1773). Il ne manque pas, dans le lexique de l'arabe classique, de *'af'al* liés à des *fā'il* (censément participe actif d'un verbe d'action), mais qui, sur le plan sémantique, renvoient à l'emploi intransitif du verbe, emploi où le verbe d'action devient un verbe d'état et son participe un adjectif, e.g. *'a'lam* « plus savant », élatif de *'ālim* « savant » (et non « sachant »).

ULLMANN (2000: 1774) cite, pour *lāṭa*, un troisième *maṣḍar* : *malāṭ*. C'est un *maṣḍar* en *mīm* de forme *maṣ'al*, assez fréquent avec les verbes creux (e.g. *manām*). Son existence est peut-être¹⁷ due au fait que le *maṣḍar* attendu du verbe *lāṭa-yalūtu* serait *lawṭ*, qui présente un double inconvénient : d'être homographe de la base nominale de la famille, le nom propre *Lūṭ* ; d'être homophone du *maṣḍar* du verbe homonyme *lāṭa-yalūtu* qui s'emploie soit avec un objet indirect (*lāṭa bihā* = « s'attacher à quelque chose ») soit avec deux objets, l'un direct et l'autre indirect (*lāṭa-hā bi-hā* = « attacher quelque chose à quelque chose »). L'article *Liwāṭ* de *EF*² suggère, sans la retenir, une possible contamination de ce verbe par la base *Lūṭ*,¹⁸ qu'admet à l'inverse notre collègue Frédéric Lagrange (c.p.).¹⁹ Le sens et la construction de ce *lāṭa* sont évidemment un argument en faveur de la contamination. Mais même si on l'admet, il ne s'agit pas pour autant d'une fausse étymologie, seulement de la relecture d'un verbe existant à travers une nouvelle base. Deux arguments morphologiques vont dans ce sens. L'un, cité ci-dessus, est la distribution complémentaire des *maṣḍars* (*lawṭ* vs *liwāṭ*), qui signale toujours qu'un même verbe a deux sens, étant entendu que ce qui est au départ polysémie peut devenir au fil du temps homonymie, e.g. *sakana-yaskunu-sukūnan* (« être immobile ») vs *sakana-yaskunu-sakanan* ou *suknā* (« habiter ») : être immobile, c'est ne pas bouger, ce qui caractérise le sédentaire par opposition au nomade. L'autre argument est décisif : ULLMANN (2000: 1772) signale l'existence, à côté de *liwāṭ* et *liwāṭa*, des variantes *liyāṭ* et *liyāṭa*. Les *maṣḍars* de forme *fī'al(a)* des verbes creux en *w* prennent un *y* à la place du *w*, le passage du *w* au *y* étant expliqué par la voyelle *i* de la consonne qui précède, e.g. *qāma-yaqūmu*, auquel correspondent *qiyām* et *qiyāma*. A l'inverse, de manière générale, le maintien d'un *w* en « violation » des « règles » morpho-phonologiques, signale toujours (et souvent de manière contrastive) une dérivation dénominate, e.g. *istağwaba* (« interviewer, litt. chercher ou demander une réponse ») vs *istağāba* (« répondre favorablement à quelqu'un ou quelque chose »).

17 Peut-être, car dans l'exemple que donne ULLMANN, *malāṭ* est couplé à *maznā* (= *zinā*(?) « adultère »). C'est donc un exemple de *Formangleichung*, sans qu'on puisse dire lequel des deux termes a attiré l'autre.

18 « Il existe bien en arabe un verbe *lāṭa* signifiant « s'attacher, se joindre à », mais *liwāṭ* paraît être plutôt un *maṣḍar* de *lāṭa* ou *lāwaṭa*, dénominateur de *Lūṭ* ».

19 C'est aussi, semble-t-il, l'avis de REIG 1983, qui, après avoir donné *lawṭ* (« sympathie ») donne *lawṭ al-'awlād* « pédérastie ».

Enfin, de I *lāṭa* est dérivé IV *'alāṭa*, cité par ULLMANN (2000: 1766), qui renvoie à deux vers de Wāliba b. al-Ḥubāb (m. fin II^e/VIII^e siècle) et d'Abū Nuwās (m. entre 198/813 et 200/815). Citons ce dernier : *isqinī l-ḥamra ḡahratan wa-'aliṭnī wa-'azninī* (« donne-moi à boire du vin ouvertement et laisse-moi m'adonner au *liwāt* et au *zinā*' »). *'Alāṭa* vient rappeler au passage que la forme IV *'afala* a, en arabe classique, la même propriété que l'allemand *machen lassen*, c'est-à-dire de pouvoir s'interpréter, selon le contexte, comme *faire faire*, ce que nous appelons en français « factitif » (= anglais causative), ou comme *laisser faire*, ce que nous avons proposé d'appeler « laxif » (LARCHER 1998b). Le même vers rappelle que *liwāt* appartient au même paradigme que *zinā*(²⁰), celui des relations sexuelles en général, juridiquement illicites en particulier. C'est très certainement ce qui explique que la forme de base *zanā* soit doublée d'une forme III *zānā* et que le *maṣdar zinā*, qui est celui de I, soit doublé du *maṣdar zinā*², qui se rattache aussi bien à I qu'à III...

6. Conclusions

1) L'histoire coranique de *Lūṭ* et de son peuple est à l'origine d'une famille lexicale de l'arabe classique ;

2) *Lūṭ* est la *base* de la *dérivation* ;

3) La dérivation a une composante morphologique, ce que nous appelons *formation*, et une composante sémantique, ce que nous appelons *interprétation* ;

4) Sur le plan morphologique, l'histoire de cette famille ne se laisse pas raconter suivant le simple principe racine/schème (*root/pattern*), pour deux raisons :

a) deux dérivés, *luṭī* et *lūṭīyya*, sont directement formés sur la base *lūṭ* : cela vient rappeler que l'arabe classique a toute une morphologie concaténative, qui ne se limite nullement à quelques suffixes, mais concerne au premier chef la morphologie verbale, à décrire en termes de radical et d'affixes ;

b) pour autant, on ne dira pas que les autres dérivés sont simplement formés sur la « racine » *l-w-ṭ*, croisée avec un schème : on a vu qu'on pouvait se passer du principe racine/schème pour *lāṭa* et que *lāwāṭa* devait son existence à l'équivocité formelle de *liwāt* et/ou au fait que ce dernier était un hyponyme de *ḡimā'*. Cela vient rappeler l'importance des ambiguïtés morphologiques et de l'analogie dans les processus dérivationnels ;

5) Sur le plan sémantique, tous les dérivés font allusion à ce que fait le peuple de Loth (*signification*) interprété comme coït anal (*désignation*).²⁰ Le trait remarquable, ici, est que la base/radical *Lūṭ* (ou son représentant *l-w-ṭ*) s'entend métonymiquement pour *qawm lūṭ*, cette métonymie étant rendue nécessaire par le fait que, dans l'histoire, Loth est le seul à ne pas faire ce que fait son peuple : c'est dire si une base nominale (et *a fortiori* la « racine »

20 Nous empruntons la distinction au linguiste français Emile Benveniste (1902-1976) (BENVENISTE 1954 [1966]: 301).

qui la représente dans le dérivé) n'ont pas de sens en eux-mêmes mais tirent leur sens de l'emploi de cette base dans un contexte extra-linguistique.

Une étude de cas n'a d'intérêt que si elle remet en cause les relations formelles et sémantiques passant pour les mieux établies. C'est exactement ce que nous a permis de faire, ou plutôt nous a obligé à faire, l'examen, membre après membre, de la famille lexicale, relativement nombreuse, dont *Lūṭ* est la base et *liwāṭ* le centre ...

Bibliographie

Sources primaires

- al-ʿAzharī, ʿAbū Maṣūʿ Muḥammad b. ʿAḥmad. *Tahḏīb al-luġa*. Ed. ʿAbd al-Salām Hārūn et al., 16 vols. Le Caire: al-Dār al-miṣriyya li-l-taʿlīf wa-l-tarġama, 1975.
- al-Fīrūzābādī, Maġd al-dīn Muḥammad b. Yaʿqūb. *al-Qāmūs al-Muḥīṭ*. Ed. Muṣṭafā al-Bābī al-Ḥalabī, 4 vols. Le Caire, 1371/1952 [reimp. Beyrouth, Dār al-Ġīl, s.d.].
- al-Ġālāyīnī, Muṣṭafā, *Ġāmiʿ al-durūs al-ʿarabiyya*. 14^e édition, 3 vols. Saïda/Beyrouth: Manṣūrāt al-maktaba al-ʿaṣriyya li-l-ṭibāʿa wa-l-naṣr, 1385/1966.
- al-Ġawharī, ʿIsmāʿīl b. Ḥammād, *al-Šihāḥ*. Ed. ʿAḥmad ʿAbd al-Ġafūr ʿAttār, 7 vols. Beyrouth: Dār al-ʿilm li-l-malāyīn, 1984.
- al-Ḥalīl, ʿAbū ʿAbd al-Raḥmān b. ʿAḥmad al-Farāḥīdī. *Kitāb al-ʿAyn*. Ed. Maḥdī al-Maḥzūmī & Ibrāhīm al-Sāmarrāʿī, 9 vols. Qom: Muʿassasat Dār al-Ḥiġra, 1989.
- Ibn Durayd, ʿAbū Bakr Muḥammad b. al-Ḥasan. *Kitāb Ġamharat al-luġa*. 1^{re} édition, 4 vols. Ḥaydar-ābād, 1345 H.
- Ibn Fāris, ʿAbū al-Ḥusayn ʿAḥmad. *Muġam maqāyīs al-luġa*. Ed. ʿAbd al-Salām Muḥammad Hārūn, 6 vols. Le Caire, 1392/1972.
- Ibn Manzūr, *Lisān al-ʿArab al-muḥīṭ*. Ed. Yūsuf al-Ḥayyāt, 4 vols. Beyrouth: Dār Lisān al-ʿArab.
- Ibn Sīda, ʿAbū al-Ḥasan ʿAlī b. ʿIsmāʿīl al-naḥwī al-luġawī al-ʿAndalusī. *al-Muḥaṣṣaṣ*. 17 vols. Būlāq, 1316-1321 H [reimp. Beyrouth, Dār al-kutub al-ʿilmiyya].
- . *al-Muḥkam wa-l-Muḥīṭ al-ʿaṣam*. Ed. ʿAbd al-Ḥamīd al-Ḥindawī, 11 vols. Beyrouth: Dār al-kutub al-ʿilmiyya, 1421/2000.
- al-Zabīdī, Muḥammad Murtaḏā al-Ḥusaynī. *Tāġ al-ʿArūs min ġawāhir al-Qāmūs*. Ed. ʿAbd al-Karīm al-ʿIzbāwī, 40 vols. 1965/1998.
- al-Zamaḥṣārī, Ġār Allāh ʿAbū al-Qāsim Maḥmūd b. ʿUmar. *ʿAsās al-balāġa*. Ed. ʿAbd al-Raḥīm Maḥmūd, rév. ʿAmīn al-Ḥūlī. Beyrouth: Dār al-maʿrifa li-l-ṭibāʿa wa-l-naṣr, 1399/1979.

Sources secondaires

- BARTH, Jakob. 1906. « Formangleichung bei begrifflichen Korrespondenzen ». Dans: BEZOLD 1906 (éd.), II: 787-796.
- BELOT, Jean-Baptiste. 1964. *Dictionnaire arabe-français Al-Faraïd*, 18^e édition. Beyrouth: Imprimerie catholique.
- BENVENISTE, Emile. 1954 [1966]. « Problèmes de la reconstruction sémantique », *Word*, Vol. X, n° 2-3, Août-Décembre 1954 [repris dans *Problèmes de linguistique générale*, I, ch. XXIV, 289-307].

- BEZOLD, Carl (éd.). 1906. *Orientalische Studien Theodor Nöldeke zum siebenzigsten Geburtstag (2. März 1906), gewidmet von Freunden und Schülern und in ihrem Auftrag herausgegeben von Carl Bezold*. Giessen: Töpelmann.
- CASSUTO, Philippe / LARCHER, Pierre (éds.). 2007. *La formation des mots dans les langues sémitiques*. Aix-en-Provence: Publications de l'Université de Provence.
- DROZDÍK, Ladislav. 2013. « Review of Larcher (2012) ». *Asian and African Studies*, 22/1: 154-158.
- EDZARD, Lutz / RETSÖ, Jan (éds.). 2005. *Current Issues in the Analysis of Semitic Grammar and Lexicon, I. Oslo-Gothenburg Cooperation 3rd-5th June 2004*. Wiesbaden: Harrassowitz.
- Et². 1960-2006. *Encyclopédie de l'Islam*, 2^e édition. (Art. « Ghulām », « Khaṣī », « Liwāt »).
- GHOUIRATE, Abdellatif / QUITOUT, Michel / SAYAH, MANSOUR (éds.). 1998. *Mélanges pour le 25^e anniversaire des études arabes à l'Université de Toulouse-Le Mirail*. Université de Toulouse Le Mirail: AMAM.
- LANE, Edward William. 1863-1893. *An Arabic-English Lexicon*. London-Edinburgh: Williams and Norgate.
- LARCHER, Pierre. 1998a. « Un cas remarquable de 'délocutivité' en arabe classique ». Dans: GHOUIRATE / QUITOUT / SAYAH (éds.) 1998: 81-93.
- . 1998b. « La forme IV 'afala de l'arabe classique : faire faire et laisser faire ». *Zeitschrift für arabische Linguistik*, 35: 14-29.
- . 2006. « Que signifie 'dérivé' en arabe classique? » Dans: EDZARD & RETSÖ (éds.) 2005: 106-124.
- . 2007. « Racine et schème, significations lexicale et grammaticale: quelques exemples de non-bijection en arabe classique ». Dans: CASSUTO & LARCHER (éds.) 2007: 97-112.
- . 2012 [2003]. *Le Système verbal de l'arabe classique*. 2^e édition revue et augmentée. Aix-en-Provence: Presses Universitaires de Provence. [1^{re} édition 2003].
- LITTRÉ, Émile. 1968. *Dictionnaire de la langue française*. Paris: Gallimard et Hachette.
- MEZ, Adam. 1906. « Über einige sekundäre Verba im Arabischen ». Dans: BEZOLD (éd.) 1906, I: 249-254.
- REIG, Daniel. 1983. *Dictionnaire arabe-français, français-arabe As-Sabil*, coll. Saturne. Larousse: Paris.
- SCHMITT, Arno. 2001-2002. « Liwāt im fiqh : männliche Homosexualität? » *Journal of Arabic and Islamic Studies*, 4: 49-110.
- ULLMANN, Manfred. 2000. *Wörterbuch der klassischen arabischen Sprache*. Unter Mitwirkung der Akademien der Wissenschaften in Berlin, Düsseldorf, Göttingen, Heidelberg, Leipzig, Mainz und München. Ed. Deutsche Morgenländische Gesellschaft, Band II, Teil 3, l-m bis l-w-h, bearbeitet von Manfred Ullmann. Wiesbaden: Harrassowitz Verlag.

Référence électronique

Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (<http://www.cnrtl.fr>).

PIERRE LARCHER, Université Aix-Marseille, Aix-en-Provence, France
 ◀ Pierre.Larcher@univ-amu.fr ▶